



LES MODES PARISIENNES .

Capote de M^{me} Bidault, rue de Choiseul, 3^{de} — Robe de soie — Châle brodé de Brousse, rue Richelieu, 82.
 Costumes d'enfants de M^{me} Leclev, Boulevard des Italiens, 2 — Etoffes des Mag^{ms} Chambellau, rue Montmartre, 127-129.
 Gants Mayev, rue de la Paix, 26.

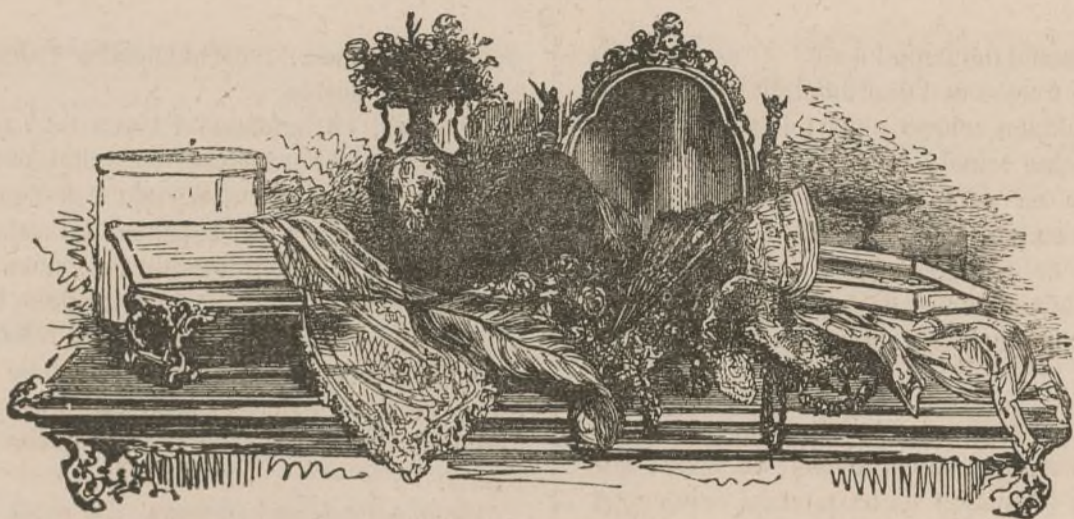
Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse .



LES MODES PARISIENNES

Capote de M^{me} Didault, rue de l'Écluse, 17. Robe de chambre de Brousse, rue Richelieu, 18.
 Costumes d'enfants de M^{me} Lécuyer, boulevard des Capucines, 1. Robes de M^{me} Chambellan, rue Montmartre, 17-19.
 Gilette de M^{me} de la Paix, 16.

Paris chez les fabricants et chez les marchands.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAGASINS A LA MODE. — L'ART DE DIRE NON (Suite
et fin), par F. SOULIÉ. — UN NOUVEL ARION. — CAUSE-
RIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



La grande ques-
tion du moment est
celle du chapeau :
portera-t-on des
pamélas, en res-
tera-t-on aux ca-
potes? La foule,
pour ne pas dire
le mot vrai, mais
impertinent, est
hostile aux formes
évasées; aussi, dès leur apparition, y eut-il une
grande clameur de réprobation : cependant,
comme c'étaient les maisons de modes en réputa-
tion qui les patronaient, les pamélas triomphè-
rent; mais ce triomphe amena promptement après
lui une défaite, car les petits magasins de modes,
ne pouvant faire accepter à leur clientèle la forme
véritable qui effrayait la foule, firent des pamé-
las modifiés, c'est-à-dire boiteux, borgnes,
ayant toutes les infirmités des vulgarités. De là
vint leur mort. Les grandes marchandes de mo-

des (*génies incompris*) reprirent les capotes, et
attendirent que la mort des formes évasées fût
chose jugée; maintenant tout est dit : pour tous,
les formes évasées dites Paméla sont bien mor-
tes. Que vont faire les dictateurs de la mode?
Nous croyons que ces formes seront reprises plus
évasées encore que l'année dernière; c'est le seul
moyen de les rendre impossibles à la foule. La
mode des cheveux bouclés en énormes touffes à
la Sévigné aura sans nul doute une grande in-
fluence sur les coupes de chapeaux; car autant
les capotes sont jolies et encadrent bien les ban-
deaux lisses ou bombés, autant elles sont disgra-
cieuses posées sur des touffes de boucles tournant
presque derrière la tête. D'ailleurs nous ne voyons
pas de raisons pour qu'une forme triomphe aux
dépens de l'autre, puisque déjà la coiffure en
cheveux lisses ou bouclés a donné l'exemple d'une
parfaite harmonie. Seulement nous répétons qu'il
faut une véritable forme élégante, adoptée uni-
quement par les bonnes maisons. Ce que nous
venons de dire est notre opinion personnelle,
mais elle résulte d'informations prises à bonne
source; car nous n'avons pas la prétention d'in-
venter les modes, nous n'en sommes que les his-
toriens. Du reste, la question ne sera pas long-
temps en doute; dès que le vrai printemps sera
venu, on saura positivement à quoi s'en tenir
sur ce grave sujet. En attendant, les capotes
qu'on fait pour ce premier printemps de hasard
sont charmantes. Chez madame Bidault (1), on
voit de ravissantes capotes de crêpe et de tulle
très-transparentes, ornées de guirlandes de feuil-

(1) Rue de Choiseul, 3.

lage de cresson dans lequel sont es quelques fleurs d'une finesse et d'une flexibilité remarquables : le feuillage tourne deux fois sur la calotte avec une grâce toute nouvelle ; — puis un chapeau-capote en paille de riz, c'est-à-dire une bande mate en paille de riz et un espace clair fait de tulle ou de crêpe, et pour ornement un iris admirable de couleur et de feuillage : ce dernier chapeau est une création des plus charmantes de la saison.

Nous ne parlerons des toilettes de soirée que dans leur ensemble ; nous croyons, du reste, que la meilleure indication qu'on peut en donner est de faire la description exacte des parures portées dans les bals par les femmes élégantes du grand monde.

Pour récapituler les belles fêtes dernières, il nous faudra revenir au 8 mars, jour où M. le ministre de l'intérieur a donné un bal magnifique. Les appartements étaient décorés avec un luxe et un goût parfaits ; on avait augmenté la galerie élevée sur le jardin d'une rotonde qui produisait un bel effet. La réunion était nombreuse et brillante : on y voyait les plus hautes notabilités politiques, tout le corps diplomatique, des étrangers de distinction, des généraux, des amiraux, des pairs de France, des députés, et beaucoup de jolies femmes, au nombre desquelles étaient : la maîtresse de la maison, charmante avec une coiffure de fruits verts et une robe de crêpe rose à cinq volants de dentelle d'Angleterre et berthe semblable ; — madame la marquise de Faudas : une robe de crêpe blanc à deux jupes rattachées de chaque côté avec trois bouquets de grenades ; corsage drapé et bouquet au milieu ; coiffure pareille en touffes sur les cheveux bouclés et parure de corail ; agrafes sur les épaules ; peigne et bracelets ; — madame de Sampayo : robe de crêpe lilas ornée de six volants en blonde ; corsage drapé ; coiffure en feuilles de satin blanc et argent en touffes de chaque côté ; bouquet de corsage semblable de perles fines ; — madame de Behague : robe de crêpe jaune garnie de cinq ou six ruches de crêpe ; coiffure de feuilles en velours pensée mêlées de beaucoup de diamants ; bouquet de corsage semblable ; — madame la comtesse de Beaumont : robe de crêpe rose à trois volants brodés à grandes dents avec de l'argent ; berthe pareille ; guirlande de roses mousseuses tombant de chaque côté des boucles ; — madame de Blocqueville : robe de crêpe blanc à deux jupes rattachées sur les côtés avec des gros nœuds de satin blanc ; pour coiffure, des lis d'eau tombant sur le cou ; guirlande de diamants sur la natte devant. Si nous n'étions empêchée par l'espace, nous citerions encore les toilettes de jolies femmes qui assistaient à ce bal, telles que mesdames de Magnoncourt, Liadières, made-

moiselle Roussin, mesdemoiselles Delessert, et beaucoup d'autres.

Le jeudi, 12, madame Favard de Langlade a donné un bal ; l'orchestre, conduit par Strauss, était entraînant ; on a surtout été charmé des jolies valse qu'il a fait exécuter. La réunion était remarquable par un ensemble de jeunes et jolies femmes. Les toilettes se composaient de robes légères étoilées d'or ou d'argent, de robes de taffetas glacé garnies de volants en dentelle d'Angleterre, de robes de crêpe à plusieurs jupes en tunique et de coiffures de fleurs mêlées de diamants.

Dimanche dernier, 15 mars, il y avait bal chez madame de Villeplaine ! on y remarquait madame Aguado, marquise de las Marismas, et la jeune marquise ; madame la comtesse Merlin et madame la baronne Gencienne, sa fille ; madame la comtesse de Geloès, madame Hochet et madame Trupert, fille du ministre des travaux publics ; madame de Fontenay, madame la comtesse de Caen.

Le lendemain, 16 mars, M. le comte Roy a donné une très-belle soirée à laquelle assistaient MM. les ministres du commerce et de l'instruction publique, M. le comte de Rumigny, le prince de Montleat et M. le prince de Craon, M. le général Gourgaud, M. le comte de Rochemar, M. le duc Decaze, M. le marquis d'Escayrac, M. le marquis et madame la marquise d'Audiffret, M. Isabey père ; madame la marquise de Talhouet, madame la duchesse d'Uzès, madame la comtesse de La Riboissière, madame Giraud de Langlade, madame Rigaud, fille de l'amiral Roussin ; madame de Villeplaine, madame la comtesse Ladoucette, madame la comtesse Dubois, madame la comtesse de Chouzé et sa fille, madame Ardoin. Les toilettes se composaient de robes de satin et de taffetas blanc ornées de volants d'angleterre ; de robes de velours et de beaucoup de coiffures en fleurs mêlées de diamants. Quelques dames portaient des coiffures en velours, dites petits bords.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de crêpe garnie de dentelle ; robe de taffetas d'Italie ornée de velours et de dentelle ; châle de crêpe de Chine brodé en soie.

Costume de petite fille. — Chapeau de paille orné de velours ; robe de cachemire garnie de galons de soie et de boutons.

Costume écossais de petit garçon.

PATRONS.

Patron de capote et patron de chapeau. Les deux passes sont seules différentes. Quant à la forme et au bavolet, ils sont les mêmes pour la capote et le chapeau. Ces deux modèles viennent d'une des premières maisons de modes de Paris que nos abonnées connaissent très-bien.

Une faute d'impression a été faite au sujet du joli magasin de cannes, parapluies, ombrelles, cravaches, fouets de madame Lemaréchal. On a mis faubourg Montmartre, 17, au lieu de boulevard Montmartre, 17. Quoique cette maison soit assez en vogue pour être connue, nous nous faisons un devoir de rectifier cette erreur typographique.

MAGASINS A LA MODE.

Les magasins de chapeaux de paille de Fleschelles, rue Richelieu 95, soutiennent comme par le passé la réputation qu'ils ont justement acquise. On retrouve dans ses formes ce cachet aristocratique qui n'appartient qu'à lui. On remarque cette année les chapeaux guipures, les chapeaux à palmes, les brodés dans tous les genres sur paille, sur crêpe et tulle, et les chapeaux dits blancs de Paris; tous chapeaux que nous allons voir ornés par le talent de nos modistes en renom.

Voici le moment venu des acquisitions de robes printanières; or, vous le savez, il ne se porte plus que de la soie. Allez donc, si vous voulez une robe vraiment nouvelle, visiter le magasin des Deux Pages, rue Vivienne, 11 : grand choix et prix extraordinairement modérés sont les qualités qui ont mis ce magasin en vogue;

La rue de la Chaussée-d'Antin, qui, au n° 46, possède déjà la serre de Lachaume remplie des plus jolies fleurs, et où chaque jour on monte et guirlandes et bouquets; qui possède encore au n° 18 les demoiselles Romain, dont le nom a acquis en si peu de temps une célébrité dans les modes pour la grâce qu'elles savent apporter à l'ornement d'une coiffure du soir ou d'un chapeau négligé; qui possède aussi, au n° 24, un magasin de chaussures pour dames en grande faveur : *le Dahlia*, tel est le nom de cette maison devenue le magasin favori de toutes les élégantes de la Chaussée-d'Antin. Tous les petits pieds, et le nombre en est grand, sont chaussés par les brodequins, souliers de satin, pantoufles de velours, douillettes, cothurnes du *Dahlia*.

Tout le monde connaît le magasin de cachemires de Brousse, rue Richelieu, le célèbre fournisseur de cachemires de toute corbeille de mariage. Qui n'a visité ses magasins? On connaît la faiblesse des femmes à l'égard du cachemire; c'est un mot magique, et cela se conçoit : il est toujours bien au printemps; il donne le temps d'attendre les nouveautés en mantelets, écharpes ou tout autre objet de fantaisie; en automne on le retrouve avec plaisir pour jeter sur une toilette trop légère; en hiver le châle long n'a pas de rival comme richesse, élégance. Brousse reçoit directement les plus nouveaux châles; c'est donc lui qui est la cause de la mode constante et immuable du

cachemire. Les châles français ont aussi un grand avantage, c'est d'avoir les dessins de cachemires de l'Inde.

Ce magasin, depuis longtemps rue Richelieu, 82, vient d'être transféré, pour cause d'agrandissement, au n° 84.

L'ART DE DIRE NON.

(SUITE ET FIN.)

On comprend aisément que je ne puis indiquer au hasard que quelques applications usuelles de l'art de dire non; il me faudrait des milliers de volumes pour épuiser un pareil sujet. Ainsi, après la manière de refuser les places, viendrait la manière de refuser de l'argent. Nous recommandons comme assez heureux le moyen suivant : au premier soupçon de la demande, prendre un air sinistre, et puis répondre en haussant les épaules : « De l'argent? en avez-vous à me prêter? »

— A vous?

— A moi... je suis ruiné, mon cher, je suis ruiné! Je ne sais pas comment vont les affaires : les fermiers ne payent pas, et je suis obligé de poursuivre sept de mes locataires; j'avais pris des engagements, comptant sur des rentrées, et moi-même me voilà forcé d'emprunter pour tenir ma parole.

— C'est fâcheux.

— D'autant que je ne connais personne, qu'il faut que je laisse prendre des hypothèques, et que sais-je!... Tenez, mon cher, il n'y a rien au monde de plus pauvre que ce qu'on appelle un riche propriétaire. »

Sur la fin de cet aphorisme, l'emprunteur, qui plaint le propriétaire, va chez le banquier. Le banquier, comme le propriétaire, n'a aucune envie de prêter son argent à l'homme qui le lui demande, et cependant mille raisons peuvent le forcer de ménager cet homme. Le métier d'un banquier est d'avoir de l'argent; il ne peut pas décemment répondre que sa caisse est vide, et il n'a pas toujours sous la main une crise commerciale qui ne lui permet pas de se dégarnir d'un sou : il lui faut donc une excuse tout au moins présentable. En ce cas il n'a guère qu'une voie pour sortir convenablement de ce mauvais pas : c'est l'improvisation d'un système d'affaires. Cela se pratique de la manière suivante; le banquier écoute d'un air bienveillant, et répond :

« Vous avez besoin de vingt mille francs; mais tout le monde vous prêterait cela : c'est la moindre des choses.

— J'avais compté sur vous.

— Sur moi (avec un étonnement bonhomme)!

ça n'est pas possible ; vous savez bien que je ne puis pas.

— Vous ne pouvez pas ?

— Mais non (il faut presque chanter ces deux syllabes, puis prendre un air de confiance) ; vous n'ignorez pas que tous mes capitaux sont employés dans ma maison de commerce et que je n'y suis pas seul. Le cercle de mes opérations est tracé d'avance ; je ne puis pas faire sortir un sou de la caisse sans y mettre une contre-valeur. Si vous aviez des rentes ou des effets négociables, je pourrais vous donner de l'argent sur dépôt ou escompter vos billets. Mais que dirais-je à mes associés, si je disposais, en dehors de nos affaires habituelles, d'une somme si minime qu'elle fût ? Ce que je ferais aujourd'hui, un autre voudrait le faire demain, et alors, mon cher, où en seraient les choses ? C'est un lien que nous nous sommes imposé entre nous, et que nul de nous ne peut rompre. Ce n'est pas pour la somme, qui est très-peu de chose en elle-même, mais pour l'exemple ; d'ailleurs cela m'est expressément défendu par notre acte de société. Du reste, si vous voulez venir dîner avec moi, je crois que vous trouverez ici un homme qui fait de ces affaires-là ; un original, mais un brave homme. »

L'emprunteur vient dîner, le monsieur ne paraît pas, et le lendemain on apprend qu'il est parti tout à coup pour l'Italie, tant il est original : on peut ne pas en vouloir au banquier.

Tout cela demande une grande variété d'inflexions, un jeu de physionomie plein de sourires avenants, et cependant ce n'est pas dans ces circonstances que le grand art de dire non est le plus nécessaire.

Rien n'est plus aisé que de tromper des intérêts ; mais, ce qui est d'une difficulté contre laquelle se brisent les plus grands talents, c'est de tromper les vanités. J'ose penser que si un homme pouvait trouver une formule satisfaisante pour refuser une pièce de théâtre, un livre ou un article de journal sans blesser l'auteur, cet homme rendrait aux directeurs de journaux un service qu'ils payeraient d'un prix inestimable. Mais le refus obligeant en littérature nous semble devoir être mis au rang de la quadrature du cercle en mathématiques : on peut approcher infiniment près de la solution, mais il est impossible de l'atteindre. Un des hommes de Paris qui a été le plus exposé au danger d'un refus maladroit me disait avec un air de satisfaction inouïe :

« J'ai refusé cinq cents pièces dans ma vie, et je me porte encore bien. »

Il était directeur d'un petit théâtre, et c'est à lui qu'on doit l'invention du procédé suivant :

Après la lecture, il s'approchait de l'auteur d'un air de triomphe ; celui-ci, ravi, lui disait :

« Eh bien ! vous jouez ma pièce ? »

Le directeur, l'œil pétillant de joie, le sourire sur les lèvres, répondait : « Non ! non ! non ! »

— Comment, non ?

— Ce n'est pas que je ne vous remercie de l'avoir lue ; c'est un plaisir que vous nous avez donné par anticipation : mais vous vous êtes trompé de porte, mon bon ami ; nous ne sommes pas ici rue Richelieu, c'est au Théâtre-Français qu'appartient votre œuvre.

— Vous croyez ?

— Je vous le dis, moi, et je m'y connais : c'est un service éminent que vous allez lui rendre ; vous avez un rôle de femme qui semble fait tout exprès pour mademoiselle Mars.

— Au fait, c'est vrai.

— Damas, dans votre premier rôle, sera parfait.

— Je le crois.

— La pièce se distribue d'elle-même au Théâtre-Français, tandis que chez nous il nous faut de petites pièces à la taille de nos petits acteurs ; car, à moins de vouloir nous ruiner, nous ne pouvons pas les écraser par des rôles de beaucoup au-dessus d'eux.

— Mais je ne connais personne au Théâtre-Français.

— Je vous donnerai une lettre pour le comité. »

Quoique très-connu, ce procédé réussit encore assez souvent ; il en est de ceci comme du vol à la tire : il y a toujours des niais pour s'y laisser prendre, ou plutôt il y aura toujours à faire fonds sur la cupidité et la vanité des hommes.

Une autre difficulté de l'art de dire non, difficulté qui embrasse une catégorie immense des applications, c'est le refus du petit au grand, du faible au puissant. Les esprits les plus subtils y ont échoué, et les esprits les plus résolus n'ont pu en sortir que par des moyens violents. Ces moyens ont été jusqu'à la mutilation et jusqu'au suicide. Tel musicien s'est coupé le pouce pour ne pas jouer du violon, des généraux se sont tués pour ne pas obéir à certains ordres. C'est que, dans ces cas, dire non est un acte de courage bien au-dessus du sacrifice de sa gloire et de sa vie. Quel service immense ne serait-ce donc pas pour l'humanité que d'enseigner aux faibles à refuser, sans y périr, les ordres des puissants.

Une anecdote assez inconnue, et qui m'a été racontée par M. de Tur..., Russe fort distingué, vient à l'appui de mon opinion. Quand Pierre-le-Grand ordonna le jugement de son fils Alexis, il reçut d'un de ceux qu'il avait désignés pour le juger un placet qui lui demandait une pension pour sa veuve ; l'empereur fit venir cet homme, et lui demanda ce que voulait dire une pareille pétition.

« Sire, lui répondit le juge, je vous obéirai parce que c'est mon devoir ; mais je ne survivrai pas à mon honneur parce que c'est mon droit. »



Pierre-le-Grand réfléchit assez long-temps, et finit par lui répondre brusquement : « Allez vous mettre au lit. »

Explique qui voudra ce courage et cette faiblesse, cet honneur qui consent à se salir et qui espère en la mort pour se laver, ne comprenant pas que la mort était la pire punition qu'on pût infliger à un honneur intact; ceci tient à la puissance des idées apprises.

Il y a encore nécessité pour les maris de savoir souvent dire non, après avoir dit une fois le oui éternel. Refuser directement sa femme est un malheur auquel on est sans cesse en proie, et qu'il faut savoir éviter sous peine de la plus grande peine. C'est vis-à-vis d'elle principalement que tous les ménagements imaginables, toutes les circonlocutions de la parole et tous les détours de la vie sont nécessaires; car on sait que le premier droit d'une chose à être désirée par une femme, c'est de lui être refusée par son mari.

En pareille matière, comme disent les agronomes à propos de la culture du magnolia en pleine terre, il est difficile de donner des conseils précis : il faut étudier le terrain et le préparer, s'assurer de l'état de l'atmosphère, voir d'où vient le vent, prévenir les orages; puis, quand on a pris toutes ces précautions, agir avec adresse, prudence et rapidité. « Cependant, disent encore les agronomes, sur cent magnolias ainsi plantés, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui périssent. »

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

UN NOUVEL ARION.

Donizetti est à Florence; il y respire les premières senteurs du printemps sous les orangers de la place Santa-Maria-de-Novella. Puissent les aromes vivifiants le ramener à la santé et à la muse!

Rossini, affligé de la perte récente de sa femme, songe aussi à quitter prochainement l'Italie. Il compte aller passer la belle saison en Orient, ou peut-être seulement en Suisse, sous un chalet des Alpes.

Liszt était il y a un mois en Angleterre, il y a quinze jours en Belgique, il y a une semaine en Allemagne, il y a quatre jours sur la frontière de France; il est peut-être maintenant en Russie, ou sur un paquebot faisant voiles pour New-York.

Sigismond Thalberg ne sort pas des limites de la Confédération germanique; madame Pleyel s'oublie dans quelque coin ignoré des hommes.

Meyerbeer recommence son éternel pèlerinage de Paris à Berlin et de Berlin à Paris; il parle, comme toujours, de faire mettre en scène, sur

notre premier théâtre lyrique, le *Prophète* ou *l'Africaine*.

Tout cela est pour le mieux, tout cela est dans l'ordre; l'univers musical est encore ce matin ce qu'il était hier au soir.

Mais ce *statu quo* ne saurait durer plus long-temps : voici qu'un grand compositeur met tout à coup le désaccord dans cette harmonie.

M. Spontini, le père de *la Vestale* et de *Fernand Cortez*, veut occuper en Europe, au propre comme au figuré, l'emploi de l'Arion antique.

Dites donc après cela que la mythologie n'existe plus! L'Olympe est venu faire un tour à Paris; on le voit, c'est-à-dire on l'applaudit chaque soir au théâtre du Vaudeville, et voilà un musicien, né Italien et naturalisé Français, qui fait tout son possible pour passer demi-dieu.

M. Spontini vient de se mettre à la tête d'une compagnie ayant pour but de faire naviguer des bateaux à vapeur sur le Danube.

Déjà son nom voltige de journal en prospectus; on espère que, grâce à lui, l'entreprise ne pourra manquer d'arriver à bon port.

Arion, jeté d'un navire dans la mer, se trouva à cheval sur un dauphin, qu'il charma par les accords de sa lyre.

M. Spontini, sortant de la chapelle du roi de Prusse, arrive sur la plage d'un grand fleuve, et commande soudain une flottille, non point avec un aviron, mais avec un archet à la main.

Des deux côtés, sur le Danube comme sur la mer de Corinthe, il y a également prodige.

Il ne reste plus, pour que l'épisode de la mythologie s'accomplisse à la lettre, que M. Spontini captive, à l'aide d'un instrument à cordes, un dauphin, une sirène, une lamproie, un homard ou un monstre marin quelconque.

Mais il est évident qu'un compositeur qui a chanté le Nouveau-Monde dans *Fernand Cortez* et qui a mis l'antiquité en musique dans *la Vestale* ne saurait être embarrassé pour si peu.

Attendons-nous donc à apprendre d'un moment à l'autre un exploit harmonique qui mette le musicien au rang des demi-dieux.

Déjà la flottille est prête, M. Spontini est préparé, le monstre marin l'est peut-être aussi; la première traversée des bateaux à vapeur du Danube doit avoir lieu d'ici au 25 mars prochain.

Neptune, Tritons, Nymphes, et vous toutes divinités des eaux, faites silence : nous voulons tenir le monde au courant de ce qui va survenir.

AVIS. — Un arrêté du ministre des finances interdisant à l'avenir aux employés de l'administration des postes de faire des abonnements aux journaux, nos abonnés des départements sont priés de s'adresser aux directeurs des Messageries royales ou des Messageries générales de France, qui se chargeront de

nous transmettre leurs demandes sans augmentation dans le prix du journal.

Causeries.

* * Le siècle tourne à la mystification littéraire. On va voir refluer la charge, telle que M. Romieu, de bachelier mémoire, la faisait autrefois sortir d'un flacon de chambertin ou d'un verre de champagne.

Il y a tel journaliste qui s'est amusé deux ou trois fois, depuis six mois, à faire mourir Armand, ex-sociétaire de la Comédie-Française; il en est un autre qui, au moyen d'un *fait-Paris*, a tué pour vingt-quatre heures le bibliothécaire de la chambre des députés.

Aujourd'hui la mystification littéraire s'attaque à l'auteur du *Juif Errant*.

Plaignez M. Eugène Sue! voilà un écrivain malheureux! Il s'est enfermé, il y a un mois, dans le château des Bordes, à quatre-vingts lieues de Paris, et, du fond de cet asile champêtre, on lui faisait donner une grande soirée rue de la Pépinière.

C'était l'autre jour.

On rencontrait çà et là dans les foyers de théâtres, sur les boulevards, dans les passages, des gens gantés d'une façon irréprochable, frisés avec luxe, chaussés de bottes vernies et marchant avec un joyeux refrain sur le bout des lèvres.

Le bonheur d'autrui excite toujours un peu d'envie. En les voyant si triomphants, on leur disait!

« Où allez-vous donc ainsi? »

Tout aussitôt ils répondaient d'un petit air vainqueur:

« La belle question, mon cher! nous portons nos pas où portera les siens tout le Paris élégant, lettré et polkeur. »

En d'autres termes, nous honorons de notre présence la grande soirée de M. Eugène Sue.

Une soirée du fécond romancier ne pouvait être, en effet, qu'une grande soirée. Les deux mondes devaient concourir à sa splendeur.

On se promettait d'y trouver un peu du style de mademoiselle de Cardoville et un peu du goût indien du prince Djalma.

On savait que le baba y serait mangé sur des plats de vermeil; on était convaincu que les vins d'Espagne y seraient offerts dans des coupes de lapis-lazzuli.

Il était à croire, enfin, que l'orchestre serait garni de harpes éoliennes et tous les escaliers parsemés de dahlias et de fleurs de cactus.

Hélas! on comptait sans la mystification. Un plaisant avait envoyé les lettres de faire part. En réalité, les babas au raisin de Corinthe n'étaient qu'une utopie et les doux vins d'Espagne une fable.

Jugez, d'après cela, de la colère de M. Eugène Sue! L'écrivain vient de mettre la tête aux fenêtres de son petit château et d'écrire quinze lignes de grande prose contre ce crime de lèse-bon ton.

Romanciers, c'est là un des revers de la médaille, une des épines de votre couronne. Les anciens sybarites se plaignaient aussi lorsqu'il y avait par hasard un pli dans leur oreiller de roses.

* * L'autre soir on dansait dans les salons de M. T***, facteur de pianos.

Les gardes-françaises polkaient avec les marquises, les ducs valsaient avec les nourrices, les abbés mazourkaient avec les bohémiennes, les Suissesses cotillaient avec les généraux mexicains.

C'était un bal travesti : *costume de rigueur*.

Quelques hommes remplaçaient le costume par un dialogue vif et animé.

D'autres n'avaient aucun dédommagement à donner.

Vers minuit on tira une loterie. On gagna force cure-dents, polichinelles, bonnets de poupée, croquemitaines et portraits de M. Tagliafico. Personne ne gagna de parure de 36,000 francs.

Cette tombola était donc tout à fait inoffensive, et pourtant, — le croirait-on? — elle amena une panique inattendue; car à peine venait-on de tirer les premiers lots, qu'un agent de la préfecture, revêtu de son écharpe, se présenta à la porte du salon et, au nom de la loi qui défend les loteries, il voulut faire arrêter tout le monde....

Jugez de la terreur des femmes, du saisissement des hommes! Pour la première fois, madame Sabatier se trouva mal. Plusieurs gardes-françaises tombèrent dans des attaques de nerfs.

Mais tout à coup, l'agent de police ôta son chapeau à cornes, se défit de sa barbe rousse, et retira ses lunettes... Et aussitôt l'agitation des assistants se changea en un accès d'hilarité générale : c'était LEVASSOR du Palais-Royal!...

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Gentil-Bernard*. — Qui ne connaît ce délicieux madrigal de Voltaire :

Dans ce pays, trois Bernard sont connus, etc.

Ce sont ces jolis vers qui ont servi de point de départ à MM. Dumanoir et Clairville. Ils nous ont montré les trois Bernard : le financier, le dévot, puis le poète, Gentil-Bernard, dont Voltaire fut le parrain.

Une autre figure historique apparaît dans le tableau : c'est la Sallé, la célèbre danseuse de l'Opéra, qui a déjà payé son tribut à la muse du vaudeville, et qui, cette fois, est présentée à la scène avec autant d'élégance que d'esprit.

Une foule d'autres figures de fantaisie, toutes joyeuses, souriantes, sont groupées tout autour.

Voici d'abord M. Jaspin le procureur, un gros homme bien jovial, chez qui Gentil-Bernard est petit clerc. Ce beau dragon, c'est La Tulipe, ce type du galant militaire au dix-huitième siècle. Le paysan Jaillou, qui est là avec sa fiancée, est un vrai résumé de la niaiserie villageoise; et puis nous avons madame la procureuse, et la marquise de Sombreuse, qui épouse Samuel Bernard le traitant, — et Manon la ravaudeuse, — et Fanchon, si éprise de son cher La Tulipe, — et Claudine la niaise accordée de village.

Tout ce monde-là se meut, s'anime et passe devant nos regards pendant cinq tableaux. Gentil-Bernard domine cette intrigue légère. Chez le procureur, il songe moins aux assignations qu'à *l'Art d'aimer*, ce poème qu'il médite déjà, et dont il attend sa fortune et sa gloire. Mais comment écrire *l'Art d'aimer*, lui si jeune, si timide encore? Il veut donc se lancer dans les aventures, dans toutes les amours : depuis la grande

dame jusqu'à la grisette, depuis les boudoirs de la danseuse jusqu'aux treilles des Porcherons.

Et cette résolution lui est venue un beau jour qu'il porta une quittance à la Sallé! O qu'il fut maladroit! Aussi est-il bien décidé à réparer sa faute. Il devient audacieux, aventureux, impertinent. Toutes les dames raffolent de lui. Il sème les passions à chaque pas. Madame la procureuse l'aime avec crainte; la marquise en perd la tête et supporte toutes ses impertinences; il sait en conter à Fanchon, à Manon, à Claudine, la jeune mariée. Le dépit, la jalousie, la ruse, tous les artifices des amoureux, il emploie tout pour acquérir cette douce science qu'il veut enseigner; tour à tour nous le voyons clerc de procureur, dragon, secrétaire du maréchal de Coigny, employé de Samuel Bernard; — tantôt choyé, — tantôt jeté par la fenêtre, mais tombant sur une charrette de légumes; — plus tard envoyant le paysan Jaillou à la Bastille à sa place; — mais toujours plein d'aplomb, d'esprit, de galanterie, de délicatesse, d'audace, trompant toutes les femmes, et cela le plus gaiement et le plus joliment du monde; en un mot, séduisant la Sallé elle-même, cette vertu célèbre de l'Opéra, et amenant, pour les raccommode tous ensemble, le financier, le procureur, le dragon, le paysan et leurs femmes dans le boudoir de la danseuse.

Tous ces détails, que nous indiquons à peine, sont présentés de la plus brillante façon. Un dialogue pétillant d'esprit et de gaieté, des scènes charmantes d'entrain, une verve intarissable de jolis mots, une foule de couplets piquants, une mise en scène riche et coquette, tout ce qu'il y a de plus frais et de plus gracieux en fait de costumes, voilà ce qui recommande *l'Art d'aimer*. Mais ce qu'il faut louer encore par-dessus tout cela, c'est le jeu étourdissant de mademoiselle Déjazet. Jamais cette habile comédienne ne s'était montrée plus vive, plus spirituelle; jamais sa voix n'avait été plus juste, plus légère. Elle a enlevé constamment tous les suffrages. Elle a été bien secondée par les deux Lepeintre et Hoffmann.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — Le Vicomte Giroflée. — Une dame sentimentale, arrivée à cet âge que M. de Balzac a poétisé, est courtisée par un vieil officier très-brusque et peu sentimental. Cette dame ne rêve que héros de romans, chevaliers de Faublas, don Juans, etc., lorsqu'elle apprend qu'un certain vicomte de Bréval, poète émérite, recherche sa main, mais qu'il veut auparavant, comme le Dorante des *Jeux de l'amour et du hasard*, éprouver.

Sur ces entrefaites arrive un garçon jardinier, simple et plus que naïf. La demoiselle le prend pour le poète : de là naissent une suite de quiproquos et de scènes comiques qui ont valu à Achard les applaudissements du public. Enfin la pauvre Sylvia, qui a trouvé l'idole de ses rêves sous les traits de Giroflée, revient de son erreur, et, dans son désespoir, épouse son vieil adorateur.

La pièce offre des situations intéressantes.

Achard est fort comique dans le rôle de Giroflée, qu'il a joué avec cet entrain, cette gaieté qui lui sont propres, et dont l'effet est toujours sympathique au public.

Klein, dans le rôle du vieux commandant, a aussi mérité des applaudissements et contribué au succès de ce vaudeville, qui a pour auteurs MM. Laurencin et Marc-Michel.

* Le comité du Théâtre-Français a entendu une comédie en trois actes, en prose, et reçu cet ouvrage à corrections. Les deux auteurs ont fait connaître au comité qu'ils regardaient cette décision comme un refus et qu'ils ne présenteraient pas de nouveau l'œuvre dont il s'agit.

L'un de ces deux écrivains est, dit-on, M. Théophile Gauthier.

* Le comité de lecture de l'Odéon vient de recevoir, à l'unanimité et avec acclamations, une comédie en trois actes et en vers intitulée *les Touristes*. Elle est due à la plume d'un jeune étudiant encore inconnu. On dit que l'intrigue en est vive et spirituelle, le style facile et élégant, qu'elle révèle un talent déjà plein de grâce et d'originalité, et que la direction va la mettre immédiatement à l'étude.

* Les études d'*Agnès de Méranie* continuent, bien que madame Dorval, qui doit créer le rôle d'Agnès, n'y puisse encore prendre part. M. Ponsard y assiste exactement, et il est facile de voir qu'il place sa nouvelle tragédie bien au-dessus de *Lucrèce*. Ces jours-ci le poète faisait lui-même la critique de plusieurs scènes de son premier ouvrage, et il frappait juste. « Il ne dit pas ce qu'il pense, reprit quelqu'un à un des assistants, mais on pense ce qu'il dit. »

Il n'est pas probable que la première représentation d'*Agnès de Méranie* puisse avoir lieu avant le 15 mai. On en conclut que l'œuvre de M. Ponsard pourrait bien être réservée pour l'ouverture de la prochaine campagne d'hiver.

* M. le ministre de l'intérieur a signé le privilège du nouveau théâtre sollicité par M. Alexandre Dumas.

Ce nouvel établissement dramatique portera décidément le titre de théâtre Montpensier.

Sur la présentation de M. Alexandre Dumas, M. le ministre a agréé M. Hostein en qualité de directeur-gérant du théâtre nouveau.

Voici quelles sont les conditions de ce privilège :

La concession est accordée pour douze années;

Le répertoire comprendra les drames en prose et en vers, — les comédies en prose et en vers, — les œuvres lyriques de nature à produire les masses chorales, — les féeries à grand spectacle.

Les questions littéraires sont entièrement dévolues à la responsabilité de M. Alexandre Dumas. L'illustre écrivain a donc aujourd'hui une arène où il peut librement, et sans le contrôle de personne, produire ses compositions hardies et s'abandonner à toutes les fantaisies de son imagination. Le théâtre Montpensier ne peut manquer d'imprimer un élan inusité à notre littérature dramatique.

* M. de Dreux, architecte du théâtre de M. Alexandre Dumas, a arrêté le plan de la salle. Cette salle pourra contenir deux mille quatre cents personnes commodément assises; toutes les places depuis les premières jusqu'aux plus infimes, seront numérotées et pourront être louées; les premières coûteront 5 fr., les dernières 70 c. La salle pleine fera 4,200 fr. sans location, 5,000 fr. avec location. Les premières places seront sans communication avec les dernières. Il y aura un salon derrière chaque loge et une vaste galerie garnie de fleurs et de tableaux réservée aux premières loges, aux avant-scènes et aux baignoires. On arrivera à ces places par des escaliers particuliers. La scène aura deux fois et demie la largeur de son ouverture : elle sera absolument dans les mêmes conditions que celle de l'Opéra.

* La Porte-Saint-Martin va s'occuper d'un grand drame de MM. Anicet-Bourgeois et Maillan, auteur de *Marie-Jeanne*. Il est aussi question d'un grand ballet pour le mois d'octobre.

* M. Péronnet a donné samedi dernier une petite fête musicale à laquelle il avait convié des artistes et des hommes du monde. M. Péronnet a chanté avec un

charme infini un air du *Roi d'Yvetot*. Après lui son fils a joué un morceau des *Huguenots* dont l'exécution a révélé un talent de première force dans ce jeune artiste, qui a récemment obtenu le 1^{er} prix du Conservatoire.

Offenbach, le célèbre violoncelliste, a produit beaucoup d'effet. Enfin des chansonnettes dites par Hoffmann avec la verve comique qu'on lui connaît, ont égayé cette charmante soirée.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

L'homme aveuglé par son orgue, ceil voit laide, F au dez, O tralne A perce oie, pal, E scie hain.
(L'homme aveuglé par son orgueil voit les défauts des autres et n'aperçoit pas les siens.)

Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal.

Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C^{ie}, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 1^{er} étage.

Précis historique des **Ordres de Chevalerie**, DÉCORATIONS MILITAIRES ET CIVILES, reconnus et conférés actuellement par les Souverains régnants en Europe et dans les autres parties du monde. Orné de 106 planches dessinées sur des modèles officiels et représentant tous les Insignes, Plaques, Croix, Rubans, Colliers d'Ordre, etc., par JACQUES BRESSON, Chevalier de plusieurs ordres, Membre de diverses Académies et Sociétés royales des Sciences, Arts et Belles-Lettres, auteur de l'*Histoire financière de la France*. — Un fort volume grand in-8° jésus, imprimé avec le plus grand luxe sur papier superfin et avec des caractères fondus exprès. — Prix : en noir, relié à l'anglaise, avec des attributs en or, 50 fr.; colorié et retouché à la gouache, même reliure, 120 fr. — Ouvrage terminé. — En vente : chez AUBERT ET C^{ie}, place de la Bourse, 29, à Paris.

La Revue pittoresque commence sa troisième année par son numéro du 4^{er} décembre 1845. Cette publication, reprise et continuée par la maison Aubert, est le plus intéressant des journaux destinés à reproduire les romans et les feuilletons en vogue. Elle a de plus sur tous les autres recueils de ce genre l'avantage de renfermer un fort grand nombre de charmantes illustrations.

Prix pour un an. Paris, 6 fr.
Par la poste, 7 50

Fleurs naturelles, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Objets volés ou perdus. Bureau Azur, 3, place Bertin-Poirée, près du Pont-Neuf. — Cet établissement, qui a 42 ans d'existence, est seul reconnu par la préfecture de police pour les démarches, circulaires, affiches à faire pour la découverte des objets perdus ou volés. En trois heures, leur signalement est porté chez toutes les personnes auxquelles on pourrait les vendre ou les engager.

Nouveautés. Maison Chambellan, rue Montmartre, 127, 129.

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

Pommade Albert, rue Choiseul, 4. — Cette Pommade est composée de moelle de bœuf et d'extraits de végétaux les plus en réputation pour l'entretien des cheveux; elle les rend souples et brillants, en arrête la chute, les fait promptement croître et épaissir, en vivifiant le derme où ils sont implantés.

PARIS, IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.